

## Anthropologie et Sociétés



**Claude TARDITS : Le royaume bamom, Paris, Librairie Armand Colin, 1980, 1078 pages, cartes, fig., ill. (distribué au Canada par SOMABEC Ltée).**

Jean-Claude Muller

La dynamique biosociale  
Volume 5, numéro 2, 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006039ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/006039ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)  
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Muller, J.-C. (1981). Compte rendu de [Claude TARDITS : Le royaume bamom, Paris, Librairie Armand Colin, 1980, 1078 pages, cartes, fig., ill. (distribué au Canada par SOMABEC Ltée).] *Anthropologie et Sociétés*, 5 (2), 246–247.  
<https://doi.org/10.7202/006039ar>

Claude TARDITS : *Le royaume bamoum*, Paris, Librairie Armand Colin, 1980, 1078 pages, cartes, fig., ill. (distribué au Canada par SOMABEC Ltée, St-Hyacinthe).

Tous les Africanistes ont entendu parler peu ou prou du royaume bamoum, surtout à cause du plus célèbre de ses souverains, le sultan Njoya, qui inventa une écriture *sui generis* pour consigner l'histoire et la coutume bamoum. Tardits est le premier anthropologue professionnel à avoir travaillé longuement chez les Bamoum et, comme les structures du royaume ont été abolies par les Français en 1924 et le sultan envoyé en exil, c'est avant tout d'un ouvrage d'histoire qu'il s'agit et l'on doit ici remercier l'auteur d'avoir reconstitué, non seulement l'histoire bamoum mais encore toute la structure politique, lignagère et matrimoniale avant la disparition des ultimes témoins oculaires. Il en restait suffisamment au temps des enquêtes pour écrire un gros livre extrêmement détaillé qui, après un examen critique des sources et quelques considérations méthodologiques concernant les reconstructions historiques entreprises par les ethnologues, s'ouvre sur une première partie diachronique.

Petit royaume probablement peu différent des autres royaumes montagnards du Cameroun, on peut hypothétiquement dater sa fondation au XVI<sup>e</sup> ou XVII<sup>e</sup> siècles à partir de l'émigration d'un groupe tikar. Le royaume reste petit et on rapporte seulement quelques guerres jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle les Bamoum connaissent une rapide expansion, s'engageant dans de nombreuses guerres de conquêtes et asservissant plus d'une soixantaine de petites populations dont la plupart sont réduites en esclavage et dont les membres sont donnés aux guerriers, aux chefs de lignages, à des princes, à des princesses et aux fonctionnaires du palais à qui le roi donne des domaines à exploiter. La guerre, ce « grand travail » du roi, alla de pair avec l'extension du commerce mais c'est surtout la guerre qui « rendit riches » les Bamoum par l'afflux d'esclaves.

Le dernier sultan « libre », Njoya, monte sur le trône vers 1887 et s'engage lui-aussi dans des expéditions guerrières tout en devant contrer quelques troubles internes jusqu'à l'arrivée des Allemands en 1902. Njoya fit bon accueil aux conquérants qui le considèrent toujours comme une sorte de « despote éclairé », zélé d'apprendre et faisant aussi bon accueil aux missionnaires, sans toutefois se convertir. Très intéressé par le « modernisme » pour autant qu'il pouvait éventuellement servir ses intérêts et ceux de son peuple, Njoya s'initia au nouveau commerce, à l'introduction de nouvelles plantes, aux mystères du crédit bancaire et il facilita les projets allemands. Il ouvrit une école pour certains enfants du palais qui apprirent à lire et à écrire dans l'alphabet du roi. Tardits n'a pas de peine à montrer que Njoya avait en tête les intérêts bamoum d'abord et qu'il est toujours resté préoccupé par son peuple plutôt que par un désir de s'occidentaliser *per se*. Aux Allemands chassés en 1915 et remplacés pour quelques mois par les Anglais, succèdent les Français. Une mésentente profonde s'installe; on ne voit plus en Njoya qu'un autocrate, un despote absolu, dur et arbitraire. Ses prérogatives lui sont retirées en 1924 et c'est la fin du royaume.

Après cette partie historique, l'ouvrage examine le milieu naturel et l'organisation du territoire ainsi que la vie économique (agriculture, artisanat, commerce), les domaines ruraux et leurs modes de tenure foncière. On passe ensuite à la parenté par l'analyse des lignages patrilineaires et leur profil dans le temps, les systèmes de mariages possibles chez les Bamoum (prix de la fiancée, don gratuit mais avec échange différé, etc.) et les fonctions des chefs de lignages. La société bamoum était une société stratifiée au bas de laquelle se trouvaient les esclaves, ensuite les hommes libres, les chefs de lignages, puis quelques rois vaincus dont le peuple n'avait pas été dispersé. La strate suivante était représentée par la noblesse, assez nombreuse, comprenant les princes, les princesses, les grands serviteurs, les maternels du roi, le tout culminant avec le roi.

La troisième partie du livre est entièrement consacrée à celui-ci et à la vie du palais qui, à l'époque de Njoya, abritait entre deux et trois mille personnes. Un chapitre nous décrit ce palais, un autre les « femmes du roi » qui jouent un rôle clef dans la politique. Le roi était le plus grand polygyne du royaume mais aussi le plus gros redistributeur d'épouses qu'il donnait à ses serviteurs, princes, chefs de lignages et de domaines, à charge pour ceux-ci de rendre la première fille du mariage au roi qui pouvait soit l'épouser soit la donner en mariage à quelqu'un d'autre. Un autre chapitre est consacré aux princes et princesses, un autre encore aux serviteurs puis on passe au roi lui-même, aux règles de succession, aux rites d'intronisation et à sa vie personnelle. Les fonctions du roi en tant que dispensateur des terres, des femmes, et de récipiendaire des tributs sont analysés ainsi que le rôle judiciaire du souverain. L'ouvrage se termine enfin sur une esquisse de la vie religieuse traditionnelle et du culte des ancêtres royaux.

C'est un livre extrêmement fouillé et minutieux et on regrette quelquefois que l'auteur semble se cacher derrière ses descriptions, ne faisant, comme en passant, que de brèves allusions à la théorie, allusions fort bien amenées au demeurant mais qui auraient peut-être mérité de plus amples réflexions. Nous pensons ici aux quelques remarques concernant l'esclavage et les « classes sociales » où le débat est posé mais non poursuivi. Mais l'auteur dit bien qu'il a vu les Bamoum surtout par le haut et qu'une telle étude reste à faire. Tardits me répondra probablement qu'il s'est simplement voulu prudent en ne se commettant pas dans des querelles qui n'auront plus grand sens dans quelques années...

Mais les conclusions globales du livre sont très intéressantes pour la théorie générale des formations sociales africaines. Tout le livre nous a montré que l'État bamoum s'était développé autour d'un lignage central, le lignage royal, que Tardits voit comme une sorte de lignage maximal. Ce lignage maximal inclut les autres lignages dans un vaste groupe de descendance dont le roi est la tête. Contrairement à plusieurs *a priori*, l'État peut donc apparaître dans le cadre lignager, s'en servir comme de son armature et le conserver. Le cas est donc particulièrement pertinent car il fait justice à une certaine conception dichotomiste de l'anthropologie politique qui voit une incompatibilité entre État et système lignager. Bien qu'on ait reconnu depuis plusieurs années que les deux peuvent coexister, on insiste toujours sur les conflits entre les deux institutions. Ces conflits se règlent, chez les Bamoum, dans et par le cadre de la parenté et de l'alliance et l'on pourrait parler ici d'un « État parenté » comme on parle de « cités État ». Ce livre monumental est une belle réussite qui devrait intéresser tout ceux qui travaillent en Afrique de l'Ouest mais aussi les anthropologues politiques généralistes et pas seulement Africanistes.

Jean-Claude Muller  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal

Michel IZARD et Pierre SMITH (éds) : *La fonction symbolique, essais d'anthropologie*, Paris, Gallimard, 1979, 346 p.

La majorité des essais de ce livre prend sa source dans le système d'interprétation développé par Claude Lévi-Strauss. À quelques exceptions près, les auteurs ont plus ou moins le même âge et ont étudié sous Lévi-Strauss à un moment ou à un autre. Ils comptent parmi les premiers à avoir appris (plutôt que créé) le structuralisme. Ce volume est donc le produit d'une seconde génération de structuralistes. Nous avons ainsi l'occasion d'apprécier de la pérennité de la doctrine; ce mélange unique d'analyses linguistiques et d'an-